

*Non relinquunt in te lapidem super lapidem*. C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis fin à cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que quand on le congratulait d'une conquête si glorieuse : « Non, non, » disait-il, ce n'est pas moi qui ai dompté les Juifs; je n'ai fait que prêter mon bras à Dieu, qui était irrité contre eux<sup>1</sup>. » Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la Vie d'Apollonius Thyaneus.

Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusqu'à ses ennemis? Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout entières; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains : non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais, s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leurs portes, et je vois dans la ville trois ou quatre factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement; mais unies toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe<sup>2</sup>, qu'ils se nourrissaient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnaient de nouvelles forces. Toutefois, messieurs, ne les considérez pas comme des soldats

<sup>1</sup> Luc. XIX, 44.

<sup>2</sup> Philost. *Apol. Tyan. Vit.* lib. VI, cap. IV.

<sup>3</sup> De Bell. Judaic. lib. V, cap. VIII, n° 2, t. II, p. 1238; cap. XII, n° 4, p. 1253; cap. XIII, n° 7, p. 1256.

destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très-certaine! à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressait si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer; et ils se disputaient encore les armes à la main à qui commanderait dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries, et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de corps morts.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement, dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentia et furore mentis* : « Je vous frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspirent à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire..... Ah! fidèles, n'achevons pas; épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville : voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furtive au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme et le père contre les enfants; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi rongés. Que dis-je pour du pain? ils eussent [été] trop heureux : pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait un enfant dans le berceau (ô mères, détournez vos oreilles!), eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que

<sup>1</sup> Deut. XXVIII, 28.

j'ai déjà cité tant de fois : « Je te réduirai à une telle extrémité de famine, que tu mangeras le fruit de ton ventre : » *Comedes fructum uteri tui*.

Et, à la vérité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine; entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes, et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine; et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée<sup>3</sup>. C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consomment eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avait de monde renfermé dans cette ville : car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers; l'armée romaine survint tout à coup et forma le siège, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours, pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissiez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'était pas seulement les habitants de Jérusalem; c'était tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier sup-

<sup>1</sup> Deut. XXVIII, 53.

<sup>2</sup> Luc. XV, 14.

<sup>3</sup> Ibid. XVI, 24.

plice : et cela dans le temps de Pâques, la principale de leurs solennités; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en deuil : » *Convertam festivitates vestras in luctum*<sup>1</sup>. Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'était dans le temps de Pâques que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez le change, ô Seigneur! et dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles; il la prendra plutôt pour une prison, que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs, qui savaient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque « que je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à coup l'esprit des soldats<sup>2</sup>; » de sorte qu'entretenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant? « O Jérusalem, te voilà pressée de tous côtés; ils t'ont mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de forts<sup>3</sup> : » ce sont les mots de mon texte; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépendre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépendre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir; et la prodigieuse quantité de morts qui gisaient dans leurs rues sans espérance de sépultures, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort?

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres,

<sup>1</sup> Amos. VIII, 10.

<sup>2</sup> De Bell. Judaic. lib. V, cap. XII, n° 2, p. 1251.

<sup>3</sup> Luc. XIX, 43.

écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde : comme l'endurei Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avait encore recours aux illusions de ses enchanteurs<sup>1</sup>. Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances; il les laisse séduire par mille folles prétentions : ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations; il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui; « le ciel après cela « devient de fer sur leur tête : » *Dabo vobis caelum desuper sicut ferrum*<sup>2</sup>; il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés : Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes; elle voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place, dans le siège d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison ? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayer aux autres scélérats : cette comparaison vous fait horreur; tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcé; il les a répandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu; sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde; maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable, sans être plaint de qui que ce soit; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non; à Dieu ne plaise que j'oublie jusqu'à ce point la gravité de cette chaire ! mais j'ai cru que mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. Donnez-moi un mo-

<sup>1</sup> Exod. vii et viii.

<sup>2</sup> Levit. xxvi, 19.

ment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution ? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties; et il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent pas être expliquées dans un seul discours; vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains; cela s'est fait à la face du monde. Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir; mais, certes, ce nous serait une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paraisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande : c'est pour la rendre exemplaire : et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial à des siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssait le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs; puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres. La main de Dieu est sur nous trop visiblement, pour ne le pas reconnaître; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence. Quand nous ne verrions, dans le peuple juif, qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce serait assez pour nous faire craindre la même [punition], particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui est la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'apôtre<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> I. Cor. x, 6, 11.

nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons; puisque étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur ! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne le sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur : et toi, penses-tu le connaître ? Je te dis en un mot, avec l'apôtre saint Jean, « que « qui pêche ne le connaît pas, et ne sait qui il est : » *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum*<sup>1</sup>. Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur; oui, de bouche : tu te moques de lui; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle ? Par les œuvres : voilà le langage du cœur; voilà ce qui fait connaître les intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu ! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas : seulement tu en sais assez pour être damné davantage, comme les Juifs dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs ! que vous foulez aux pieds le sang de son testament; que vous faites pis que de le crucifier; que s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices ? Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes les Écritures, si cela n'est vrai. Elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché : par conséquent il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus : je m'en vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne; je le prévoyais bien; mais je ne m'en dédis pourtant pas; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela ? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullien remarque très-bien « que ce temps leur « était donné pour en faire pénitence<sup>2</sup> : » il avait donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait

<sup>1</sup> I. Joan. iii, 6.

<sup>2</sup> Lio. iii, cont. Marc. n° 23.

plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable ? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé, dans le sang qu'ils avaient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endureis, qui avez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps : peut-être; mais, ô Dieu ! qui le peut savoir ? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin tôt ou tard ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu ! que deviendrons-nous ? quel autre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur ? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler : il ne restera plus en nous pierre sur pierre; tout ira en désordre, en confusion, en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée : j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu m'a inspiré, d'un côté la miséricorde qui vous invite, d'autre part la justice qui vous effraye; c'est à vous à choisir, chrétiens : et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que vous ne preniez le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature : mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner, et a moi, de meilleurs conseils !

## ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE

VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA  
PENTECOTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avait quitté dix mille talents, qui fait exécuter son conservateur pour cent deniers, avec une rigueur effroyable<sup>1</sup>.

Trois vérités dans cette parabole : 1° que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine : 2° qu'il ne peut jamais lui en faire le paiement, ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce : 3° que la condition qu'il y oppose, c'est que nous remettions aux autres.

I<sup>er</sup> POINT. Le péché est une dette : *Dimitte nobis debita nostra*<sup>2</sup> : « Remettez-nous nos dettes. » On doit en deux façons : 1° lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice : 2° lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui : si vous l'observez, bénédiction ; sinon, malédiction : le peuple l'accepte ; *Amen*<sup>3</sup>. Donc en observant, Dieu vous doit ; autrement vous lui devez. Quoi ? toutes les malédictions. Au Deuté.

II<sup>e</sup> POINT. Si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre évangile : *Jussit eum Dominus ejus venundari, et uxorem ejus, et filios, et omnia que habebat, et reddi*<sup>4</sup> : « Son maître com-  
« manda qu'on le vendit, lui, sa femme et ses en-  
« fants, et tout ce qu'il avait, pour satisfaire à  
« cette dette. » Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher, en sa postérité : *Insuper et universos languores, et plagas que non sunt scriptæ in volumine legis hujus*<sup>5</sup> : « et même tous les maux et toutes les plaies qui  
« ne seraient pas marquées dans ce livre de la loi ; » parce que, temporelles. Mais il y a un autre livre, le Nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolubles] : preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devait rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam*<sup>6</sup> : « Le prince de  
« ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne. » pourquoi paye-t-il ? Il est caution. On ne discute

<sup>1</sup> *Matth.* XVIII, 23.<sup>2</sup> *Id.* VI, 12.<sup>3</sup> *Deut.* XXVII, 15 et seqq.<sup>4</sup> *Matth.* XVIII, 25.<sup>5</sup> *Deut.* XXVIII, 61.<sup>6</sup> *Joan.* XIV, 30.

la caution, que lorsque la partie principale est insolvable : Jésus est donc contraint par corps. Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc quittes. [Nullement : il faut encore que] l'application [de ses mérites se fasse en nous ;] autrement c'est comme s'il n'était pas mort. C'est pourquoi le supplice éternel s'ensuit ; éternel, parce qu'il doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : or jamais elle ne peut être acquittée ; donc toujours pourrir dans la prison. Dette gratuitement remise par les sacrements.

Voulez-vous toujours laisser votre caution dans la peine ? ne le voulez-vous pas tirer de la croix où vos péchés l'ont mis ? Tant que le péché est en vous, il est toujours en croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*<sup>1</sup> : « autant  
« qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils  
« de Dieu. »

III<sup>e</sup> POINT. Application de la condition, pour les prisonniers. Sentiment de vengeance contre ceux qui les font receler, etc. Imprécations, souhaits. C'est vouloir rendre Dieu complice de nos vengeances : le Père de miséricorde, etc.

## PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

## DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

SUR LA VERTU DE LA CROIX DE J. C.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

*Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

*Pour moi, à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ!*  
*Galat.* VI, 14.

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les Gentils en faisaient une pièce de raillerie ; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaines, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une chose si extravagante. C'est pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte,

<sup>1</sup> *Hebr.* VI, 6.

l'a rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé. « Laissez-moi, » disait ce grand homme quand on lui reprochait les opprobres de l'Évangile ; « laissez-moi jouir de l'ignominie de mon Maître, et du déshonneur nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu a été pendu à la croix ; je n'en ai point de honte, à cause que la chose est honteuse. Le Fils de Dieu est mort ; il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de Dieu est ressuscité ; je le crois d'autant plus certain, que, selon la raison humaine, il paraît entièrement impossible<sup>1</sup>. » Ainsi la simplicité de nos pères se plaisait d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouïes, dans lesquelles ils ne pouvaient rien comprendre ; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena aux pieds de la croix, où l'on déchirait vos entrailles ; puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre âme sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes, quand le Saint-Esprit descendit sur vous pour former le corps de Jésus après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles : *Ave, etc.*

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres ; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel ; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains ? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une mul-

titude de peuple, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable ; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence, accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que par un tel attentat, la liberté publique et la majesté de l'empire étaient violées<sup>2</sup>. C'était assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne fallait pas seulement que ceux que l'on attachait à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi, ce que les Romains trouvaient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint apôtre, « le crucifié est maudit de Dieu<sup>3</sup>, » comme il est écrit au Deutéronome : « Maudit de Dieu le pendu au bois<sup>4</sup> ! » Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes, et la malédiction du Dieu tout-puissant ? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un Maître pendu ? et où est le front de l'apôtre, qui ayant dit aux Corinthiens, « qu'il ne souffrira pas que sa gloire lui soit ravie<sup>5</sup>, » ne craint pas de dire aux Galates : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus ? » Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux ! Ah ! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu ; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses : premièrement en sa puissance absolue, et après en sa miséricorde infinie ; car, pour avoir de la gloire, il faut être grand, et il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est faible, et n'a qu'un faux jour ; et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière, sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puis-

<sup>1</sup> *Cicer. in Verrem.* lib. VII.<sup>2</sup> *Gal.* III, 13.<sup>3</sup> *Deut.* XXI, 23.<sup>4</sup> *1. Cor.* IX, 15.<sup>5</sup> *De Carne Christi,* n° 5.